

Editorial

Avec le printemps, le temps des salons est revenu. Les écrits nouveaux sortent du fin fond de l'hiver pour venir renouveler notre littérature et l'enrichir d'histoires inédites, de poésies toujours plus savoureuses, de souvenirs longtemps restés enfouis et qui reviennent à la surface comme une fleur qui n'attend que le premier rayon de soleil pour éclore. C'est alors que nous prenons conscience de cette richesse littéraire sans cesse renouvelée. Notre imaginaire est une corne d'abondance, un univers sans limite que l'écrivain sait visiter pour y puiser matière à créer. Il a face à lui un lecteur toujours plus exigeant, toujours plus avide de nouveautés. Nous espérons cette année encore porter le fruit de cette compétitivité au cœur de l'Arc Alpin. De nouveaux ouvrages seront présentés au Mont-Cenis, lors des 6èmes rencontres européennes du livre de montagne. Ces rencontres, toujours placées sous le signe de la convivialité et de l'échange, constitueront un événement à part entière. Elles se dérouleront en dehors de la fête de l'alpage et feront une large part à la Culture dans son ensemble. Nous organiserons le premier atelier d'écriture à la fois en langue française et en langue italienne. Cette initiative renforcera une nouvelle fois les liens qui unissent les deux versants des Alpes. Nous vous attendons nombreux à ces rencontres qui nous permettront de faire rayonner notre littérature et notre patrimoine culturel sur l'ensemble de l'Arc Alpin.

Votre Président



Les Français à l'origine des sports d'hiver !

Un texte de Francis Tracq



« On ne prête qu'aux riches » affirme le proverbe. Un Anglais venu au XVIIIème siècle résider à Lanslebourg pendant une semaine pour descendre le Mont-Cenis en ramasse serait le précurseur des sports d'hiver ; ses compatriotes alpinistes à Chamonix au siècle suivant pour être les premiers à gravir les sommets. La région du Mont-Cenis apporte des démentis à ces récits largement diffusés. La première ascension « historique » d'une pointe est celle de Rochemelon le 1^{er} septembre 1358 par Boniface Rotarius d'Asti.

Voici plus de quatre siècles, en 1593, le père abbé d'Hautecombe Alphonse Delbène parle de Français recommençant la descente du Mont-Cenis sur Lanslebourg pour le plaisir. « D'un seul élan, on voltige du sommet de la pente jusqu'à la bourgade qui est en bas, dont le nom est Lanslebourg, tout étonné d'avoir en un instant, dévalé sans risque, sans crainte et sans avoir froid, une distance de près de trois mille pas. Ce plaisir, à l'époque froide de l'année, la plupart des Français veulent l'éprouver, surtout chez les nobles, et arrivés à toute vitesse à la bourgade, de nouveau, ils remontent avec des chevaux au sommet et recommencent l'art de voler pour le courage et le plaisir ».

Déjà en 1520, Don Edme, 41^{ème} abbé de Clairvaux, revient de Rome et d'une visite des monastères cisterciens. Le 23 mars, les habitants des maisons du col doivent regarder avec surprise un groupe de huit religieux s'amuser comme des gosses ; « bien triboullé, gamboyé et fait soubresaut par la neige étant dessus ledit Mont de Signy (Mont-Cenis) ».

En 1643, « quelques uns des camériers de l'ambassadeur (de Toscane), pour jouir d'un si beau temps, voulurent de nouveau descendre en ramasse ; ils prirent quelques mulets, montèrent en moins de deux heures, et un demi-quart d'heure après, revenaient au point de départ, tandis que les marrons rapportaient leurs ramasses sur leurs épaules. »

Il faut attendre cent quarante ans après la mention des Français enchaînant leurs descentes en 1593, le récit du baron de Poellnitz le 2 mars 1732 pour voir citer, pour la première fois, un anglais aux sports d'hiver. « Je connais un gentilhomme anglais qui a demeuré huit jours à Lanslebourg et qui ne cessait de remonter la montagne après qu'il l'avait descendue, et le tout pour avoir le plaisir de se faire ramasser ». Un peu plus tard, un magistrat du Parlement de Grenoble, écrit en 1787 : « On m'a assuré avoir vu des femmes, surtout anglaises faire cette singulière course (La ramasse) et la recommencer pour le seul plaisir d'essayer leurs forces et de montrer leur courage... La Poste est établie dans la principale de ces maisons (au col) et on y prend gîte. J'y ai moi-même vu un jeune homme qui s'y est établi pour un mois ».



Les travaux de la nouvelle route au col, terminée en 1812, auraient dû marquer la fin de la descente en ramasse. En 1828, Davide Bertolotti dans « Viaggio in Savoia » la décrit pour la dernière fois. « C'est un amusement à la manière des montagnes russes, mais se prolongeant à couper le souffle, et avec l'apparence de se briser le cou dans les précipices, ou de trouver sans frais une tombe au fond d'une combe remplie de neige. Pendant que le traîneau volant sur la neige semble se diriger inévitablement et sans espoir vers le ravin et l'abîme, le guide enfonce son bâton ferré dans la neige, en changeant subitement la direction, et tourne le rapide véhicule vers la descente sûre ». Après avoir indiqué que « la facilité de la nouvelle route a fait tomber en désuétude cette manière

de descendre », il ajoute un renseignement précieux : « Ceux qui la pratiquent encore sont les gens du pays par tradition, et quelques passants, spécialement anglais, en manière de divertissement et de jeu. »

Essayons d'imaginer la ramasse comme elle était vécue au quotidien par les gens du pays. Franchir le col par tous les temps, en toutes saisons, représentait une nécessité vitale pour les habitants de Lanslebourg et de Lanslevillard. Citons le regard, au combien réel, du curé de ce dernier village évoquant en 1775 « les travaux pénibles et continuels auxquels ces pauvres communiens «(ses paroissiens) sont obligés de se livrer pour tenir le passage du Mont-Cenis praticable, planter le long des chemins des croix qui indiquent la route aux voyageurs, ensevelir ceux qui périssent par suite du mauvais temps et fournir des hommes et des voitures pour le transport des personnes et de leurs équipages. Souvent ces pauvres gens ne peuvent suffire à leurs travaux, sont obligés de conduire avec eux des femmes et même des enfants de quatorze à quinze ans. » Toutes ces personnes obligées de descendre en ramasse le faisaient pour vivre et non pour le plaisir !...



La légende de Saint Bernard de Menthon

Un texte de Michèle Brocard

Tout allait mal en ce début du XI^{ème} siècle, alors que dès 19 avant J.C les Romains avaient amélioré les routes allobroges et sécurisé la voie de Milan à Vienne par les cols du Mont-Joux (Grand-Saint-Bernard), et de Colonne-Joux (Petit-Saint-Bernard), dédiés au maître des Dieux, Jupiter, Jovis ou Joux. Au Bas-Empire romain, le col de Colonne-Joux avait vu passer deux grandes figures de la chrétienté, d'abord Saint Martin, en l'honneur duquel fut nommée la basilique Saint-Martin d'Aime, puis la dépouille mortelle de Saint Germain évêque d'Auxerre, mort en 448 à Ravenne. De petits hospices avaient succédé aux grands gîtes d'étapes de la poste romaine, les « mansiones ». Depuis, toutes ces haltes avaient été dévastées par les envahisseurs, Alamans, Burgondes, Ostrogoths, Lombards, puis Francs en 575, sans oublier les Sarrasins qui s'étaient rendus maîtres des cols des Alpes au X^{ème} siècle. Circuler était périlleux. On risquait de se faire dévaliser et assassiner à tout moment, ou mourir de froid. On passait en tremblant devant la statue de Jupiter trônant sur une haute colonne de porphyre rouge, et dont l'œil maléfique, une escarboucle lançant des éclairs dans la nuit, était cause de mort ou de cécité. Autour voletaient des feux follets, tandis qu'un chien monstrueux répondant au nom de Procus, veillait sur la

colonne et le col. Les malheureux voyageurs croyaient voir le diable et ses acolytes. C'est alors qu'intervint un Savoyard, Bernard de Menthon ou des Alpes. Son histoire légendaire fut rédigée au XV^{ème} siècle par un dénommé Richard de la Val d'Isère, archidiacre de la cathédrale d'Aoste, comme l'avait été Bernard de Menthon en son temps.

On présume que Saint Bernard est né vers 1008 et mort en 1081 à Aoste. Il serait né sur les bords du lac d'Annecy, au château de Menthon, château fort qui succéda à un oppidum gallo-romain qui surveillait déjà la vallée de Thônes. C'était le fils unique de Richard seigneur de Menthon et de Bernoline de Duyn, descendante d'Olivier le compagnon de Charlemagne. C'est dire s'il avait d'illustres origines ! Enfant prodige, il sut lire dès l'âge de trois ans, et son précepteur, le futur Saint Germain, alors abbé de Talloires, le poussait à entrer en religion. On l'envoya à Paris faire son doctorat en droit, et lorsqu'il revint, comme il était l'unique héritier du nom, il lui fallut continuer la lignée. On le fiança à une fille unique héritière de grands biens, la belle Marguerite de Miolans. Bernard ne lui était pas insensible, mais ce mariage contrecarrait sa vocation religieuse. Pendant que l'on préparait les festivités du mariage, Bernard priait. Le grand Saint Nicolas lui envoya un songe, lui ordonnant de partir à Aoste où l'archidiacre Pierre l'attendait pour lui confier une mission sacrée : aller renverser les idoles de Jupiter qui trônaient au Mont-Joux et à Colonne-Joux. Interrogé, son précepteur lui dit : « Bernard, Bernard, souvenez-vous des promesses que vous avez faites à votre Dieu ! Songez au salut de votre âme... » et il lui conseilla de scier un barreau de la fenêtre de sa chambre et de sauter sans peur dans le vide. Aussi, dans la nuit de la veille du mariage, Bernard s'enfuit, soutenu par deux anges qui le transportèrent à la cathédrale d'Aoste. On montre encore le barreau brisé et la trace miraculeuse de son pied. Imaginez la stupeur et la fureur des parents, et la désolation de la fiancée abandonnée. Mais la sage Marguerite calma tout le monde et décida aussi d'entrer en religion.

Bernard se rendit au col de Colonne-Joux armé de sa foi et son étole. Les diables se déchaînèrent, lançant éclairs, tonnerre, foudre, mais il enlaça la statue de son étole bénie et le diable fut vaincu et enchaîné, tandis que l'horrible Procus le suivait, plus docile qu'un agneau. Sa descendance fut mise au service des voyageurs égarés par la tempête de neige, ce sont les chiens de Saint-Bernard. Les feux follets disparurent et un bel arc-en-ciel, dénommé depuis « Couronne de Saint-Bernard », salua la victoire du Saint sur les païens. Bernard de Menthon est représenté tenant un diable enchaîné.

Cela se passait aux alentours de l'an 1050. Le Saint fit construire un nouvel hospice (qui prit son nom) près des ruines de la mansio romaine, sans toucher au cromlech préhistorique exactement situé sur la ligne de partage des eaux de l'Isère et de la Doire Baltée, et au milieu duquel passent de nos jours la frontière avec l'Italie et la route nationale. L'hospice du Petit-Saint-Bernard actuel ne date que de 1836, il a été récemment restauré. Bernard de Menthon fut canonisé en 1681, et, le 4 août 1923, le Pape Pie XI, alpiniste confirmé, le proclama patron des alpinistes, des habitants des Alpes et de la montagne. A cette occasion fut représenté sur la terrasse du château de Menthon le drame écrit par Henri Ghéon. A présent, chaque été, un spectacle son et lumière évoque cette légende au château.

Cette histoire fut racontée aux enfants dans le cadre de l'émission de 8 Mont-Blanc-Assemblée des Pays de Savoie « Miroir de l'histoire », du 4 décembre 2002.



Les nais et les grenouilles

Un texte de Paul Varcin

Cherchez les nais (prononcer NÊ, verbe NÊGIR) dans mon village de Tarentaise. Disparus ! Sans doute aussi dans toute la région dite « Rhône-alpes ». Existe peut-être encore le nom d'un quartier de Lyon (Ainay) mais sous toute réserve.

Les nais ont tenu une grande place dans ma jeunesse. C'étaient de petits étangs de 10 à 20 mètres de diamètre, 50 centimètres de profondeur, creusés dans les marécages qui bordent le replat (glaciaire) de Blay. Gonflés par tous les petits « nantillots » venus de la montagne, ils devenaient putrides en été, faute d'alimentation.

Les nais font partie du cycle du chanvre. Ce dernier jouait un rôle primordial dans l'économie vivrière : cordes, cordines pour les barillons de foin (Deux cordiers au village), fils de « Rita » et de « Cotson » pour le tissage (Ma grand-mère fut tisserand). Mais, pour arriver au tissage des draps, il fallait en faire des gesticulations ! Semer au printemps, récolter en deux temps d'abord les plantes mâles en été, puis à l'automne les plantes femelles porteuses de graines. Le jour de la récolte, nous étions tous drogués, les mains pleines de résine (cannabis !). Une année, la grand-mère avait invité sa sœur. La journée s'était achevée sur une dispute d'une violence inouïe, les

deux femmes se jetant à la figure de vieilles histoires de leur jeunesse. J'en avais mal au ventre. Le lendemain, elles avaient tout oublié...

Puis les paquets de chanvre étaient portés dans les nais, où ils tempaient pendant trois semaines. La partie résineuse pourrissait. Il fallait ensuite les sécher, les « bloyer », peigner les fibres, les filer au rouet, en faire des pelotes qu'on donnerait des années plus tard au tisserand ou au cordier. Basta ! Des draps de chanvre, cela vous durait une vie...

Mais, pour nous, les nais devenaient vivants à la fin du printemps. Ils pullulaient de grenouilles, venues pondre leurs œufs (Le KARKI). Elles savaient se cacher dans la vase, mais revenaient respirer en surface, les pauvres ! Nous, pieds nus dans de vieilles galoches, armés d'un râteau à dents serrées, les guettions et d'un mouvement rapide, les ramenions sur la berge. Nous les glissions dans une chaussette. Elles terminaient leur vie dans une cornue à vendange recouverte d'un grillage.

Puis venait le jour du massacre. Horrible à décrire aujourd'hui. Mais nous n'avons jamais eu à l'époque l'impression d'être des bourreaux ! Notre appareil était simple et efficace, une guillotine formée d'un long couteau crocheté sur une planche. Nous prenions les grenouilles par les pattes de derrière. Elles allongeaient le cou... Et couic ! décapitées... Puis nettoyées, nous les rangions par douzaines, et comme nous étions honnêtes, nous en mettions treize. Mon père, tourneur à l'usine d'électrodes, les vendait aux ingénieurs qui s'en régalaient.

La saison se terminait par la fête des grenouilles, notre récompense. La grand-mère préparait une pâte à crêpes très liquide, y trempait les sauteuses et les jetait dans la friture. L'odeur et le croustillant de la crêpe à laquelle s'attachait la chair était un régal. Telle était la recette ! Mais ne comptez plus sur moi pour vous en fournir. Les nais ont disparu avec le chanvre, cordiers et tisserands sont morts. Peut-être me mettrait-on en prison pour culture de cannabis, moi qui fut drogué, sans le savoir par imprégnation.


Notes :
Bloyer : casser les tiges, en tirer la filasse d'un geste ample. Il en restait de quoi allumer le feu, les *étsandavus* (le mot existe chez Mistral)

Le karki : œuf de grenouille, masse globuleuse avec un point noir, qui allait éclore...

La rifa : la filasse peignée ; on en tirait des fibres longues, la *rifa*, et une bourre de 2ème choix, les *cotsons*. Les draps de rifa étaient blancs et fins. Parfois on tissait avec les cotsons, ce qui était moins beau.

Sur une trame de chanvre, on tissait aussi de la laine ; cela donnait des couvertures de *trudze*.

Faut savoir !...



Le Château de THORENS

Un texte de Gisèle Roche-Galopini

A quelques kilomètres au nord-est d'Annecy, le Château de Thorens se dresse à l'entrée du plateau des Glières, haut-lieu de la résistance. Ce château est une ancienne forteresse du XIème siècle dont il reste encore une tour d'angle, ainsi que des souterrains ayant servi de prison et des oubliettes. Il fut la propriété des seigneurs de Compey jusqu'en 1559, année où le père de Saint-François de Sales qui possédait également une maison-forte dans la paroisse de Thorens, acheta le château et les terres de la seigneurie de Thorens. Les vitrines du château renferment des documents précieux le concernant, tandis que son portrait, réalisé en 1618, figure en bonne place à côté de somptueuses tapisseries des Flandres. En 1672, ses neveux font édifier une chapelle, à l'emplacement de l'ancien château de Sales, détruit en 1630 sur ordre de Louis XIII.

Sous la Révolution, le donjon du château est démantelé et les biens de la famille sont mis en vente, tandis que ses membres émigrent à Turin chez les Benso de Cavour, une famille aristocratique du Piémont dont Philippine de Sales avait épousé un des fils. Le château de Thorens sera racheté vers 1830 et reconstruit dans les années 1870, tel qu'on peut le voir aujourd'hui.

En 1810, était né le petit-fils de Philippine, Camille, qui deviendra un grand homme d'Etat et sera le maître d'œuvre de l'unité italienne : la rencontre de Plombières avec Napoléon III est un des grands moments de son activité diplomatique. Le traité de Turin fut signé le 24 mars 1860 sur le bureau de style Boule Napoléon III que l'on découvre à Thorens dans le cabinet de travail de Cavour, tout comme les deux bibliothèques en ébène et écaille de tortue. Ces meubles, ainsi que de nombreux portraits d'une grande valeur furent transportés de Turin au château par la famille de Roussy, descendants actuels des de Sales et héritiers des Cavour.

Le pèlerinage vers Saint-Jacques de Compostelle 2004, une année jubilaire

Un texte de Dominique Mestrallet

Les chemins de Saint Jacques connaissent depuis une trentaine d'année une fréquentation qui va croissant. Outre les chemins qui partent depuis Tours - *via Turonensis* -, de Vézelay – *via Lemovicensis (du Limousin)* -, et d'Arles, Saint Gilles du Gard et Toulouse – *via Arletanensis* ou *Tolosana*-, la voie la plus fréquentée est sans doute la *via Podiensis* qui part du Puy-en Velay. Mais toutes ces « villes-départ » ne sont que des points de rassemblement pour les pèlerins en route vers Compostelle, car, partis de beaucoup plus loin, au delà de l'arc alpin, ils sont nombreux venus d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse et d'Italie - voire de plus loin encore ! – qui gagnent Genève dans le but de rejoindre Le Puy. Un chemin balisé, le sentier de Grande Randonnée GR 65 -, permet depuis cinq ans environ, de se rendre au Puy depuis Genève. Sur cet itinéraire, outre les hôtels et les gîtes, des particuliers reçoivent pour l'étape les pèlerins qui se présentent : ce sont les *accueils jacquaires*. Cette année 2004, le jour de la fête de Saint Jacques, le 25 juillet, tombe un dimanche : c'est une année jubilaire. Les pèlerins seront encore plus nombreux !

Ils marchent... sur le Chemin.... de Compostelle....

- ***Où vas-tu ?***
- ***Je vais à Saint-Jacques !***
- ***Impossible !***
- ***Pourquoi ?***
- ***C'est démesurément loin !***
- ***Cela n'a pas d'importance !***

Qui sont-ils, ces hommes, ces femmes, jeunes ou vieux, qui empruntent l'itinéraire balisé en rouge et blanc ? Ils traversent nos communes, et vont nous demander si nous pouvons les héberger.

Compostelle ! Vous en avez entendu parler ! Depuis le Moyen-Âge, ils sont des centaines, des milliers à partir là-bas, très loin ! Et vous en avez vu marcher, une coquille sur le sac à dos, traverser le pays ! Ils ont déjà parcouru 200, 300, 500 kilomètres ! Ils en ont encore environ 1500 à parcourir jusqu'à Saint Jacques !

Chaque matin, où qu'ils se trouvent, ils se lèvent et se remettent en marche vers l'étape suivante, vers le but choisi : Le Puy ou Compostelle. *Accueil jacquaire*, j'ai la chance depuis trois ans de les recevoir à la maison pour la soirée-étape : dîner, coucher, petit-déjeuner. Ils arrivent, chargés du sac, de la chaleur du jour – ou trempés par la pluie ! – avec leurs 25. 30 ou 35 kilomètres quotidiens, heureux de se poser !

D'abord, dès qu'ils arrivent, les faire boire ! Ils retirent leurs souliers : libérés de leur prison, les pieds s'éveillent à une sensation de détente... Certains pieds meurtris seront heureux de tremper dans une bassine... Image biblique de l'accueil.

Et puis ils s'installent. Après ces longues heures de marche le plus souvent silencieuses, les langues se délient et l'échange commence : « D'où venez-vous ? ». Progressivement, l'on rentre dans l'intimité – fugitive ! Une soirée ! – de leur aventure personnelle. Le lendemain, ils repartent, non sans un coup de tampon sur le *crédential*.

Ils viennent d'Allemagne - Ulm, Augsburg -, d'Autriche, de Suisse – Lac de Constance, pays de Vaud, Genève, d'Alsace, de Savoie.... Ils sont catholiques, protestants ou rien du tout. Ils sont partis seuls, avec un ami, en couple, ou en groupe de cinq à sept. Leur projet ? Compostelle, dans la foulée, ou sur deux ou trois ans, en fonction des disponibilités : orientation, retraite, congés payés, rupture de situation ... La raison de leur départ ? Une raison intime, forte ou diffuse, à laquelle celui qui reçoit peut être mêlé dans la conversation.

Ils savent que c'est loin, mais ils veulent aller jusqu'au bout. Performance physique, non ! Effort physique, oui ! Pas après pas, l'oubli des préoccupations familiales, sentimentales, professionnelles. Un besoin de changer : découvrir les autres, apprécier le don de l'eau pour la gourde, le bonjour des gens rencontrés sur le chemin, la rencontre avec un autre pèlerin qui marche comme soi, et toujours ces paysages constamment renouvelés et les églises au bord du chemin.

Et pendant la marche à pied, kilomètre après kilomètre, le plus souvent dans le silence et la solitude, la pensée s'envole ou se fixe. La marche à pied aide à réfléchir.

Au fur et à mesure qu'il avance, le pèlerin, homme ou femme, jeune ou vieux, découvre que ses préoccupations personnelles d'emploi, de loisirs, de vie, sont très relatives par rapport à la réalité quotidienne des kilomètres à parcourir, du mal aux pieds, du gîte à trouver et des gens rencontrés qui ont, eux aussi, leurs difficultés : une sorte de nettoyage interne s'opère au contact des autres. Les bougons, les sportifs, les rêveurs, les étrangers à notre langue, tous marchent et vivent la même chose : mieux se connaître, réfléchir, (re)découvrir la prière, avoir envie

de sortir meilleur de l'Aventure. Qu'en est-il une fois arrivé au Puy ou à Saint-Jacques ? C'est le secret de chacun. Souvent, c'est l'envie de repartir, de redémarrer...

Vous connaissez l'encouragement de ce cri ancien lancé au départ, le matin, ou sur la route : « ULTREIA ! », *plus loin !* Après Compostelle, on est plus tout à fait le même. Une nouvelle marche commence, pour aller ...ultrëia !, plus loin, toujours plus loin !

Et *l'accueil jacquaire*, tout en restant chez lui, les accompagne !



Le blé à l'endormi

Un texte de Paul Varcin

Je vais évoquer une technique, disons une pratique courante, jadis, à Saint Sorlin d'Arve, en Maurienne, dont les petits champs s'étagaient à plus de mille cinq cents mètres d'altitude au-dessus des villages : « Le blé à l'endormie ».

Là-haut le blé (froment) est tué par le froid. Mais... Mais si vous savez surveiller le ciel, si vous savez prévoir la neige à deux jours près, vous pouvez risquer un semis de blé, qui, protégé par la neige, ne germera qu'au printemps.

Cependant si la première neige fond, le semis sera perdu, le blé ayant germé. C'est un risque à tenter

Cinquante kilogs de farine blanche, cela permettait de faire les « beignettes » et les rissoles les jours de fête...



2004, année George Sand

Proposé par Pierre Allio

Aurore Dupin est née à Paris le 1^{er} juillet 1804. Le ministère de la Culture organise autour de cet anniversaire de nombreuses manifestations à travers la France pour rendre hommage à l'auteur de « La mare au diable ». Dans sa maison de Nohant, George Sand a reçu entre autres Chopin, Liszt, Delacroix, Gautier, Tourgueniev ou encore Flaubert. Ce fut une femme d'exception qui s'est battue pour les idéaux républicains. Notre XX^{ème} siècle l'a ignorée, et aujourd'hui encore, ses oeuvres complètes ne sont pas éditées. Sur 244 titres répertoriés, peu sont présents en librairie. Il faut espérer que cette commémoration remette au goût du jour cet auteur si méconnu. Nous vous invitons à visiter le site internet créé à l'occasion de cette année anniversaire : www.george-sand.culture.fr Pour aiguïser votre curiosité à découvrir cet écrivain merveilleux, nous citerons cette définition des papillons extraite des « Contes d'une grand-mère » :

« *Les papillons ne sont que des fleurs envolées un jour de fête où la nature était en veine d'invention et de fécondité.* »



L'oeillet

En grec, Dianthus est la fleur des Dieux ; dios (dieu) et anthos (fleur). Il est le symbole d'une ardente tendresse. Il exprime avec finesse toutes les nuances de ses sentiments. Il est porteur des messages de sympathie et des manifestations d'amour et d'amitié. Oeillet jaune : symbole de dédain. Oeillet rose: parlez-moi d'amour. Oeillet rouge : énergie. Oeillet violet : tentation amoureuse. Oeillet blanc : amitié, fidélité. Oeillet incarnat : réciprocité. Oeillet panaché : refus d'aimer. L'oeillet des poètes susurre la finesse. Selon le poète Ovide, Diane en colère aurait arraché les yeux à un berger désobéissant puis, ne sachant qu'en faire, les jeta au sol. Ils germèrent bientôt pour donner naissance à l'oeillet.



Le quart d'heure de bon temps

Proposé par Pierre Allio

Nous n'avons jamais une minute de libre. Nous sommes toujours pressés et n'arrivons pas à trouver un moment de répit, un quart d'heure de bon temps. On accuse la société moderne dans laquelle on vit où il faut sans cesse aller plus vite. Pourtant, trouver ce quart d'heure de bon temps ne date pas d'aujourd'hui. Pour preuve ce texte curieux extrait de l' « Almanach pittoresque » de 1861 :

L'homme dont la vie entière Est de quatre-vingt quinze ans, Dort le tiers de sa carrière, C'est juste trente deux ans.....	32
Ajoutons, pour maladie, Procès, voyages, accidents Au moins un quart de la vie, C'est encore deux fois douze ans.....	24
Par jour, deux heures d'études Ou de travaux, font huit ans.....	8
Noirs chagrins, inquiétudes, Pour le double font seize.....	16
Pour affaire qu'on projette, Demi-heure, encore deux ans.....	2
Cinq quarts d'heure de toilette, Barbe, etcetera, cinq ans.....	5
Par jour, pour manger et boire, Deux heures font huit ans.....	8
Cela porte le mémoire Jusqu'à quatre-vingt quinze ans.....	95

Hélas ! Comment trouver sur cette terre
Un quart d'heure de bon temps ?...



Des salons à visiter

- **Salon du livre de Genève** du 28 avril au 2 mai de 9h30 à 19h avec une nocturne le 30 avril.
Consulter le site du salon sur www.salondulivre.ch
- **Fiera del libro di Torino** du 6 au 10 mai
Notre association sera présente pour promouvoir nos auteurs, nos littératures régionales et annoncer notre rencontre du Mont-Cenis
- **Festival du premier roman** du 12 au 15 mai au centre de congrès 'Le Manège', à Chambéry.
Tél. : 0479600448 – E-mail : p.roman@mairie-chambery.fr
- **L'été se livre – Fête du livre et de la lecture** les 18 et 19 juin au centre Bonlieu, 1 rue Jean Jaurès à Annecy - Tél. : 0450515986
- **Salon du livre des plantes** du 16 au 18 juillet au cœur de ville, à la maison des plantes – 26170 Buis-les-Baronnies - Tél. : 0475280459 – E-Mail : info@maisondesplantes.com



Adhérez au site internet de l'AASAA et rejoignez les auteurs déjà présents.

Montant de l'adhésion: 45 euros.

Adressez votre chèque à l'AASAA accompagné de votre fiche : Un CV succinct suivi de votre parcours littéraire, de la liste de vos ouvrages (Thème du livre, année d'édition, éditeur, prix de vente) et d'une photo.

MONT-CENIS 2004

SAMEDI 24 JUILLET ET DIMANCHE 25 JUILLET

GEMES RENCONTRES EUROPEENNES DU LIVRE DE MONTAGNE

PROGRAMME ET INSCRIPTIONS DES A PRESENT AUPRES DE L'AASAA

Venez partager ces journées exceptionnelles avec les auteurs de l'Arc Alpin
Au cœur de nos montagnes, dans le cadre merveilleux du Mont-Cenis

Des plumes et des ailes



Adresser toute correspondance à:
Francis BUFFILLE - Président de l'AASAA
42, Le Bonaparte - Quartier Napoléon
73480 Lanslebourg-Mont-Cenis
Tél./Fax: 0033(0)479054834 - Tél. Port.: 0033(0)660545415
E-mail: buffille@wanadoo.fr - Site: www.auteurs-arcalpin.com